

dont l'inquiétude redoublait ; je suis libre. Voulez-vous que nous allions chez moi ?

Le jeune homme secoua la tête.

—Non, répliqua-t-il, chez moi plutôt.

—Mais qu'avez-vous donc ? Vous paraissez tout bouleversé.

—Ce que j'ai ? Vous allez le savoir. Montez dans ma voiture.

XXXVIII

—Tout de suite, fit la porteuse de pain. Je préviens le patron que je sors et je vous rejoins.

Elle disparut au fond de la boutique. Au bout d'une minute elle revint et s'installa dans le fiacre à côté de Lucien. Ce dernier donna l'adresse au cocher. La voiture roula. Jeanne alors voulut questionner, mais le jeune homme lui coupa la parole.

—Pas ici, maman Lison, lui dit-il. Ce que j'ai à vous apprendre est grave. Attendez pour m'interroger que nous soyons chez moi.

Jeanne Fortier, dont l'inquiétude devenait de l'angoisse, n'insista pas et, silencieuse, s'abandonna à ses réflexions. Après ce qui s'était passé entre mademoiselle Harmant et l'ouvrière, elle pensait bien qu'il allait être question de Lucie, elle n'en pouvait douter, mais de quelle nature serait l'entretien que Lucien allait avoir avec elle ? Cela, elle ne le soupçonnait même pas, et elle éprouvait une appréhension profonde, une terreur instinctive.

Enfin la voiture s'arrêta. Lucien descendit, fit descendre Jeanne, et bientôt ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre dans le très modeste appartement qu'occupait le fils de Jules Labroue. Le jeune homme se laissa tomber sur son siège, et ses sanglots longtemps contenus éclatèrent. Jeanne fut effrayée de cette explosion de douleur.

—Monsieur Lucien, s'écria-t-elle, voilà des larmes qui m'en disent plus que de longs discours. Il s'agit de Lucie, n'est-ce pas ? Vous allez me parler d'elle ?

—Oui, répondit Lucien, du geste plutôt que des lèvres.

—Ah ! depuis ce matin, depuis la visite de mademoiselle Harmant, je pressentais quelque malheur.

Le fils de Jules Labroue regarda Jeanne d'un air effaré.

—Mademoiselle Harmant ? répéta-t-il.

—Ignorez-vous qu'elle est venue ce matin chez Lucie ?

—Je l'ignorais.

—Ignorez-vous aussi que mademoiselle Harmant vous aime ?

—Malheureusement, non, je ne l'ignore pas. Depuis trop longtemps déjà je le sais. Mais quel motif l'amenait au quai Bourbon ?

—Elle est jalouse jusqu'à l'affolement. Elle venait offrir à Lucie une somme de trois cent mille francs, et plus encore, si elle consentait à vous quitter, à vous oublier, à s'éloigner de Paris et de la France.

—Elle a fait cela ! murmura Lucien stupéfait. Elle a osé proposer à Lucie un semblable marché !

—Oui. Elle a prié, supplié. Elle s'est mise aux genoux de celle que vous aimez en implorant sa pitié, en lui demandant de la laisser vivre, ajoutant que si vous ne consentiez point à l'aimer, il ne lui restait qu'à mourir. Lucie s'est révoltée. Pouvait-elle faire autrement ? N'êtes-vous pas son bonheur et sa vie, à elle aussi ? Si elle avait seulement la pensée que vous songez à vous éloigner d'elle, la pauvre enfant ne survivrait point à son désespoir.

Lucien, entendant la porteuse de pain parler ainsi, se demandait s'il allait avoir le courage de lui révéler le secret terrible. Pendant quelques secondes il resta muet.

—Alors, reprit Jeanne, mademoiselle Harmant, n'obtenant point ce qu'elle voulait, est devenue menaçante. Elle a quitté Lucie en disant qu'elle se vengerait.

—Elle n'est que trop vengée déjà, pensa Lucien.

—Que pensez-vous de cette démarche ? demanda Jeanne Fortier.

Je pense que la jalousie est mauvaise conseillère, et qu'il faut pardonner beaucoup à ceux qu'affole la fièvre d'amour.

Cette réponse causa à Jeanne une stupeur profonde.

—Ainsi vous ne blâmez point mademoiselle Harmant ? s'écria-t-elle.

—Je la blâme, et tout en la blâmant je la trouve bien à plaindre.

—Est-ce que Lucie n'est pas à plaindre aussi, elle ? Est-ce que mademoiselle Harmant n'a point torturé son cœur et fait entrer dans son âme la jalousie, le soupçon, l'angoisse ? Si vous l'aviez vue comme je l'ai vue, sanglotant, la tête égarée, vous auriez compris qu'elle souffre autant qu'on peut souffrir !

—Je la plains de toute mon âme, maman Lison.

—Ne faites-vous que la plaindre ? Ne trouvez-vous pas indigne la conduite de cette fille millionnaire qui croit que le cœur se vend, que l'amour s'achète ? Monsieur Lucien, votre froideur m'épouvante. J'ai peur de vous entendre me dire dans un instant que vous n'aimez plus Lucie, que ces gens-là vous ont parlé d'alliance, de fortune, que les millions vous grisent et vous font oublier la malheureuse enfant qui ne vit que pour vous !

—Et si cela arrivait ? demanda Lucien d'une voix tremblante.

La porteuse de pain pâlit affreusement.

—Vous en avez donc la pensée ? répliqua-t-elle avec violence.

Le jeune homme poursuivit :

—Si je ne devais jamais revoir Lucie ?

—Ah ! vous ne parlez pas sérieusement ! Ne plus revoir Lucie ! Ce serait horrible ! Songez que la mignonne vous adore ! Elle en mourrait ! Non, cent fois non ! Vous ne ferez pas cela !

—Si l'honneur me forçait à le faire ?

—L'honneur consiste à tenir sa parole, et vous avez juré à Lucie de l'épouser !

—S'il existait à cette heure entre nous une barrière infranchissable ?

—C'est impossible, cela ! Ce qui se pouvait hier se peut encore aujourd'hui ! Est-ce donc la fortune de monsieur Harmant qui vous étourdit au point de vous faire perdre la tête ?

—Des révélations m'ont été faites et m'ont indiqué mon devoir.

—Allez-vous donc insulter Lucie en la soupçonnant ?

—La soupçonner ! que Dieu m'en garde !

—Enfin, que vous a-t-on dit contre elle ? Par quelle calomnie odieuse, de méchantes gens ont-ils élevé entre Lucie et vous cette barrière dont vous me parlez ? Qu'ont inventé Paul Harmant et sa fille ? Oseriez-vous me répéter leurs mensonges infâmes ?

—Ils n'ont rien inventé et ils n'ont point menti. Je vous jure que la barrière est infranchissable. Entre Lucie et moi il y a du sang !

—Du sang ! répéta Jeanne Fortier pétrifiée par la stupeur.

—Oui. J'aime Lucie autant que je l'aimais et plus encore peut-être. En me séparant d'elle je ne subis aucune influence, je ne cède à aucune considération d'orgueil, à aucun désir de fortune, je n'écoute que la voix de l'honneur. Hélas ! cette voix me défend d'épouser Lucie.

—Mais pourquoi, enfin ? Pourquoi ?

—Parce que je ne peux donner mon nom à la fille de l'assassin de mon père !

En entendant ces mots Jeanne poussa un cri. D'un mouvement brusque elle appuya ses deux mains sur son cœur comme pour l'empêcher de se rompre. Elle chancelait. Lucien la regardait et ne comprenait pas l'effet foudroyant que ses dernières paroles venaient de produire. Au bout d'un instant la porteuse de pain sembla se calmer.

—Que venez-vous de dire ? demanda-t-elle d'une voix à peine distincte ; j'ai mal compris sans doute. Prétendez-vous que Lucie soit fille de la femme condamnée jadis pour avoir assassiné votre père ?

—La fille de Jeanne Fortier. Oui.

—La fille de Jeanne Fortier ! cria l'évadée de Clermont. Sa fille ! elle ! Lucie, sa fille !

Jeanne paraissait frappée de folie. Son secret allait lui échapper. Elle allait dire : "Ma fille !" La raison lui revint assez vite pour l'empêcher de livrer le mystère de sa vie au fils de Jules Labroue, de l'homme qu'on l'accusait d'avoir assassiné.

—Voyons, maman Lison, qu'avez-vous ? demanda Lucien, stupéfait d'une si violente émotion, quoiqu'il connût la grande amitié que la brave femme portait à Lucie.

—Ce que j'ai ? répondit Jeanne en hésitant et en cherchant ses mots pour ne point se trahir. Je n'ai rien. Mais la nouvelle que vous venez de m'apprendre m'a causé une telle surprise qu'il m'a semblé sentir ma tête s'égarer. Maintenant encore je puis à peine croire ce que je viens d'entendre. Lucie la fille de Jeanne Fortier ! Est-ce possible ! Comment le savez-vous ? En avez-vous la preuve ?

—J'en ai la preuve authentique.

—Cette preuve, vous l'avez sur vous ?

—Oui.

—Montrez-là moi. Montrez-là moi !

—La voici.

Lucien tendit à Jeanne le procès-verbal de dépôt de la petite Lucie à l'hospice des Enfants-Trouvés, procès-verbal que lui-même avait reçu de Paul Harmant. Jeanne le lui arracha des mains et le lut avidement.

—C'est ma fille, c'est bien ma fille ! se disait-elle tout bas, j'en avais le pressentiment, voilà donc pourquoi je l'aimais à donner tout mon sang pour elle ! Et je ne puis rien dire, rien faire. Il faut que je me taise ! Je suis impuissante pour la sauver.

Eh bien, êtes-vous convaincue ? demanda Lucien. L'évidence est là, vous ne pouvez le nier !

—Oui, c'est vrai, balbutia Jeanne. Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, la condamnée ; mais si sa mère a commis des crimes, en est-elle responsable ? Doit-elle être châtiée pour une faute qui n'est pas la sienne ? N'échappera-t-elle point à l'héritage de honte imméritée ? Il serait noble et grand de lui tendre la main ! Il serait cruel de l'abandonner !

XXXIX

—Lui tendre la main ! s'écria le fils de Jules Labroue, Dieu m'est témoin que je le voudrais, mais je ne le peux pas.

—Pourquoi ? demanda Jeanne.

—Sa mère a tué mon père ! Comprenez donc cela.

—Je le comprends, oui, c'est horrible si c'est vrai, mais est-ce vrai ? Vous-même, je vous l'ai entendu dire et répéter, vous croyez la mère innocente.

—Je l'ai cru. Je le crois encore.

—Eh bien ?

—Le doute n'est pas la certitude, et ma croyance n'est point une preuve. Si je voyais Jeanne Fortier, je lui dirais : "La justice humaine n'est point infaillible, et nombreuses sont ses erreurs. Vous avez été condamnée, vous pouviez n'être point coupable. Démontrez-moi votre innocence, soyez mon guide au milieu des ténèbres, et je prendrai votre cause en main, je consacrerai ma vie à obtenir votre réhabilitation. Je le ferai pour vous, je le ferai surtout pour votre fille, que j'aime."

Pendant un instant la malheureuse mère, en entendant parler Lucien, eut l'envie de lui crier : "Mais Jeanne Fortier, c'est moi !" La réflexion l'arrêta cette fois encore. A quoi servirait-il un aveu ?

Donc, Jeanne ne pouvait que répéter : "Je suis innocente, je le jure !"

A quoi bon ? Aujourd'hui et au jour du jugement, tout l'écrasait.

—Ainsi, la pauvre Lucie est condamnée ! fit-elle avec des sanglots dans sa voix. La honte de sa mère fera son malheur. Abandonnée aujourd'hui, elle sera sans doute oubliée demain ! C'est bien cruel et c'est bien injuste, mais je ne vous adresse aucun reproche. Je comprends que vous ne pouvez unir votre nom sans tache à son nom déshonoré.

—Le monde ne le pardonnerait pas, répliqua Lucien. Le monde me traiterait de fils dénaturé !

—Comment saurait-il votre secret ?

—On le lui révélerait bien vite.

—Qui donc ?

—Les gens ayant un intérêt à se venger de Lucie et de moi.

—Le millionnaire Harmant et sa fille, n'est-ce pas ? Ils vous ont menacé de cela peut être !

—Le père m'en a menacé, c'est vrai.

—Et il le ferait comme il l'a dit. Cet homme veut que vous sauviez la vie à son enfant. Pour cela, il faut sacrifier l'enfant de Jeanne Fortier. Que lui importe ? Sa fille avant tout ! Mais pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Est-ce pour me char-